

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 73 (1934)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Figures de chez nous : Touet  
**Autor:** Cyprien  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-225659>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

gneusement les tissus, il se décide pour un superbe pantalon rayé gris et noir, et le fait envelopper.

— Combien vous dois-je ?

— Soixante-cinq francs, Monsieur, répond le tailleur, la bouche en cœur.

Le type chic fait mine d'aller à sa poche :

— Oh ! c'est incroyable, quelle distraction ! Je vous demande pardon, j'ai oublié mon portefeuille... J'ai changé tantôt de costume et je l'ai laissé dans mon autre veston.

Le tailleur prend une mine renfrognée ; un vendeur se place près de la porte. On ne la lui fait pas, n'est-ce pas ? Il en a assez lues dans les journaux, des histoires de commerçants qui se laissent filouter par des escrocs ayant soi-disant oublié leur portefeuille.

Le monsieur chic sourit légèrement et laisse tomber d'un ton désinvolte :

— Oui, je sais, vous allez évidemment me prendre pour un filou, n'est-ce pas ?

Le tailleur se récrie, proteste ; il comprend très bien qu'un oubli peut arriver à n'importe qui.

L'autre continue :

— Mais, cependant, je ne vous mens pas. D'ailleurs, j'y songe, il y a facilement moyen d'arranger les choses. J'ai justement une petite somme à toucher chez le pâtissier qui habite là-bas plus loin. Si un de ces Messieurs veut bien m'accompagner, l'argent lui sera versé immédiatement de la main à la main.

Après avoir réfléchi un instant, le tailleur accepte. Que risque-t-il, après tout ? D'ailleurs, il ira lui-même. De cette façon, il n'y a aucun danger.

On arrive chez le pâtissier.

Le type, qui portait le pantalon sous son bras, interroge :

— Alors, êtes-vous en mesure ?

— Presque, Monsieur. D'ailleurs, il n'est pas encore exactement 4 heures.

— Bon. Eh bien, écoutez, j'ai une lettre à déposer à la poste, ici plus loin. Je reviendrai tout à l'heure. Mais sur les 150 qui me reviennent, vous allez en compter 65 à Monsieur, qui attendra bien une minute.

« N'est-ce pas, cher Monsieur ?... fait-il en se retournant vers le tailleur.

Celui-ci, qui est tout de même un peu impressionné par la désinvolture élégante de son client, accepte et s'adressant au boulanger :

— Pour ne pas me faire perdre du temps, vous me les apporterez, n'est-ce pas, voisin ?

Le monsieur « très bien » sort, toujours avec le pantalon sous le bras.

Et cinq minutes plus tard, le pâtissier alignait devant le tailleur 65 brioches toutes chaudes.

P. B.

**Inventeur.** — Votre profession ?

— Inventeur.

— Ah ! Et qu'avez-vous inventé ?

— Rien encore, Mademoiselle, je cherche.

**Bonne réponse.** — Z. est affligé d'oreilles en éventail, ce qui lui vaut les sarcasmes de ses camarades de bureau. A la fin il se fâcha :

— Est-ce que c'est ma faute, à moi ?

Puis, visant le plus acharné de ses collègues :

— C'est vrai, j'ai les oreilles trop grandes pour un homme, mais toi, tu les as trop petites pour un âne !

Le mot suffit à le faire respecter.

La voix d'un écolier.

### JAMAIS PRESSÉ

**U**AND que ce soit, où que ce soit, le peuple vaudois n'est jamais pressé ; l'aisance relative à laquelle il est habitué le rend sûr de lui-même, il pense toujours : « Guérir vaut mieux que prévenir ». Quand quelqu'un sera tombé dans la rivière, on réparera le pont. Le diable ne s'est jamais aventuré à se mettre aux trousses d'un Vaudois, car il a compris qu'il y perdrait son temps. Si, dans les rues de la capitale, quelqu'un marche un peu vite, tout le monde le regarde comme un animal préhistorique. Conséquences : Chacun a déjà manqué son train à part celui d'Echallens qui rate plutôt les passagers.

Groux.

### LA LEÇON DE CHIMIE



**L'**ÉTAIT en 1875, à l'École cantonale de Porrentruy. Je faisais mon avant-dernière année de gymnase. Quelques-uns de mes maîtres avaient de moi presque une aussi bonne opinion que moi-même ; d'autres me jugeaient le plus déconcertant de leurs élèves, et je suis forcé d'avouer que j'étais, en mathématiques et en physique notamment, une parfaite nullité. D'une manière générale, les sciences ne me disaient rien, mais rien ; les langues et la littérature avaient si bien pris mon cœur que le reste n'y trouvait plus de place. Cependant mon professeur d'histoire naturelle, qui était aussi mon professeur de chimie, fondait, je ne sais trop pourquoi, sur l'apprenti-poète que j'étais, les plus brillantes espérances. Il m'avait vu, deux ou trois ans auparavant, passionné pour la botanique, enthousiasmé des mousses et des lichens, et mon herbier lui avait inspiré pour moi une sorte d'admiration attendrie.

Ma ferveur de botaniste n'avait duré qu'une saison. Je ne tardai pas à négliger les fleurs comme la trigonométrie ou l'optique. Un mauvais vers me semblait plus éloquent que la plus idéale des roses. Mon excellent professeur, savant éminent autant que médiocre pédagogue, m'avait néanmoins gardé toute sa confiance. Persuadé que j'étais supérieurement préparé, il ne m'interrogeait jamais. Mes camarades me jalouaient un peu et j'éprouvais quelque remord d'être encensé et choyé pour des mérites que je n'avais pas. Il est des remords qui ne tuent point.

Vous n'avez pas connu ce brave « père Ducret », comme nous appelions mon trop crédule ami. Très grand, très sec, le visage émacié, le teint brouillé, les yeux ardents, phthisique jusqu'au bout des ongles, il avait le feu sacré, celui-là. Il n'existait que pour ses leçons, ses collections et son laboratoire. Sa maladie l'avait rendu partial et quinteux. Il n'était pas rare qu'il fut injuste et violent. Ceux de mes condisciples qu'il n'aimait pas le redoutaient, et il les terrorisait littéralement. D'autre part, ceux auxquels il avait témoigné de la sympathie et qui, par malheur, restaient un jour bouche bée à l'une de ses questions, pouvaient faire leur deuil de son estime.

— Lang, avait-il crié à l'un d'eux, je vous croyais un aigle, vous n'êtes qu'un canard !

Or, un mercredi matin, M. Ducret nous exposa que la fin de l'année scolaire était proche et qu'il n'était pas sûr que nous eussions tous suivi, avec une suffisante application, notre premier cours de chimie organique. Nous ne nous attendions guère, ni les uns ni les autres, à cette entrée en matière comminatoire. Nous nous imaginions que l'heure se passerait en expériences commencées l'avant-veille. Tubes, cornues, bocaux étaient demeurés sur une sorte de chevalet, à deux pas de la table noire, et nous comptions bien que notre professeur les ferait travailler plutôt que nous. Tous nous étions donc aussi mal armés que possible pour affronter les périls d'un interrogatoire. Moi, j'étais bien tranquille : je continuerais à bénéficier de ma réputation aussi solidement établie que déplorablement usurpée. Hélas !...

Deux élèves, trois élèves, quatre élèves, cinq élèves avaient défilé, tremblants et muets, devant la table noire. Il s'agissait d'expliquer une formule chimique, dont aucun d'entre nous n'avait conservé le plus léger souvenir.

Les bras croisés sur la poitrine, le front couronné, la lèvre méprisante, le « père Ducret » admonesta mes camarades et leur délivra un ignominieux certificat d'ignorance. Ils baissaient la tête, humiliés, effrayés, car l'algarade ne manquera pas de finir par une très mauvaise note et un dimanche de retenue. Tout à coup son attitude changea, sa voix eut des inflexions caressantes et chaleureuses. Et, en quelques phrases, il compara mes voisins de banc à ce jeune homme qui, à ce jeune homme que... Ma conscience protestait, tout bas ; je rougissais et je frissonnais, en pensant que, peut-être, j'aurais à justifier ces éloges. En effet, M. Ducret, qui me donnait volontiers mon petit nom, me dit avec un sourire :

— Montrez-leur, Virgile, à ces malheureux...

Cloué à ma place, je pâlis atrocement. Mais lui, d'un ton plus affectueux encore :

— Venez !

Comment sortis-je de mon banc ? Comment arrivai-je jusqu'à la table noire ? J'étais plus mort que vif. Tout s'obscurcissait et dansait devant moi. J'aurais voulu fuir, disparaître...

— Et bien ?

D'un mouvement brusque, je saisis un morceau de craie. Mais je n'eus pas le temps de retirer la main, que le chevalet, dont je m'étais approché sans précaution et que j'avais heurté du pied, dégringolait avec sa charge de bocaux, tubes et cornues. Patatras ! Un vacarme de fennêtre qu'un coup de vent précipite dans la rue, toute la salle jonchée de débris de verre, emplie de vapeurs nauséabondes.

Les cheveux de M. Ducret se hérissèrent, son regard me foudroya, son bras menaçant se leva sur moi, et j'étais résigné à la plus cruelle des mortifications, quand, soudain, ses traits se détendirent, ses yeux s'apaisèrent, et, avec une tape sur l'épaule, il me congédia :

— Ce n'est rien, Virgile... Mais vous êtes trop ému... Regagnez votre place !

Le « père Ducret » mourut quelques semaines plus tard. Et, comme il n'assista pas aux examens de fin d'année, il eut jusqu'au bout l'illusion que la chimie n'avait pas de secrets pour moi.

Virgile Rossel.

**Sans douleur.** — Le dentiste avait dit : Sans douleur ». Mais, tu sais, ce n'est pas vrai, maman.

— Comment, mon pauvre chéri ? Il a fait mal à ta petite dent ?

— A ma dent, non. Mais il a crié quand je lui ai mordu le doigt.

Figures de chez nous.

### TOUET

Il sentait le bouc.

Il sentait le bouc à une lieue à la ronde, et même plus loin, car son nom seul semblait répandre son odeur. L'art des Clermont et Fouet et autres parfumeurs serait impuissant à doser des essences assez diversement pour distiller le... parfum. Touet : c'était une odeur où il y avait, savamment mélangées, celles de l'écurie, celle du fumier, de la soupe aux poireaux, de la fumée, du rogomme de pipe, de la crasse et de l'ail, avec une pointe dominante des senteurs que dégage cet animal honni chez les descendants d'Israël... Le samedi, quand il descendait à la boulangerie, Madame Hector était obligée d'aérer son magasin une heure durant, faute de quoi tous les clients auraient pris la fuite. Le facteur se serait le nez entre le pouce et l'index avant d'entrer ouvrir sa porte ; et, quand les demoiselles du C. S. F. A. montaient à leur chalet de la Perrausaz, elles faisaient un grand détour pour ne pas, en passant vers sa maison, défunter d'asphyxie.

« Touet », heureusement, gîtait seul dans une maison foraine au-dessus du village, quelque part à la Vallée. Avec « Baron », « Moutiou » et « la Béguette », il formait une fameuse équipe, avec cette différence cependant que « Touet » possédait un domaine et une petite fortune, tandis que les autres étaient de pauvres bougres de l'asile communal ; une jolie fortune, qui a fait des heureux après sa mort.

« Touet » n'était jamais pressé. Il allait lentement, sa sache de pains sur l'épaule. Il parlait lentement. Il fumait lentement. Il ne commençait jamais ses foins qu'au mois de septembre, quand tous les autres paysans avaient, dès longtemps, fini les leurs. Aussi, quel foin il récoltait ! maigres andains d'éteules desséchées sur les « râpes » pierreuses. Et quel bétail ce fourrage nourrissait ! un boeuf, qui n'avait que la tête, un veau haut sur pattes, une chèvre étique...

Il n'y avait que le « Gemmi » qui put « tenir » chez « Touet » comme faucheur. Quelle cuisine le patron apprêtait ! Et ce ménage, cette vaisselle ! dans une maison de vieux garçon où aucune femme n'avait passé le torchon depuis au moins un quart de siècle.

Un jour, « Touet », voulant régaler son faucheur :

— Demain, pour dîner, il y aura du poisson,

« Gemmi » ! On va se régaler... (il ne pouvait prononcer les r).

Il descend au village, achète une douzaine de perchette. Quand, à midi, le lendemain, le faucheur rentre du champ, il trouve, en soulevant le couvercle, les douze poissons bouillissant sur une marmite de choux... !

Quelle friture !!!

Cette recette culinaire inédite était, paraît-il de « Vigan », autre célébrité du village. C'est que Vigan s'y connaissait en cuisine : « Prenez cinq petits matous qu'on vient d'assommer, cinq gros choux ; cuisez le tout au pot-au-feu, et servez froid ». Ce plat nouveau avait fait la célébrité de ce nouveau Brillat-Savarin, qui, bien qu'il fût, avec « Touet », seul de son avis, et pour cause, déclarait :

— Du chat froid et des choux, il n'y a rien de meilleur !

A ceux qui — à cause de sa fortune à gérer et de son bétail mal soigné — auraient voulu lui donner un curateur, « Touet » retournait :

— On m'a trouvé assez malin pour le service militaire, donc je peux diriger mon comme ce tout seul ; pas besoin de personne... et il tournait les talons, essoufflé d'en avoir dit si long.

Effectivement « Touet » avait fait son devoir de soldat. Mais quel soldat ! une caricature de soldat ! Et, au fond, « Touet » disait vrai ; il n'était point sot, loin de là, ni méchant pour deux sous. C'était un original, vivant solitaire dans sa maison foraine, voilà tout. Mais « maunet », crasseux... il est mort dans la « raie » de l'écurie d'ailleurs.

Un vrai « tasson » dans son terrier.

Et puis, il craignait toujours qu'on en veuille à son argent. Il épiait de coin les gens, surtout les visages nouveaux, de son petit œil méfiant. « Touet »...

Il s'appelait... il s'appelait... Tenez ! je n'ai jamais su son nom !  
Cyprien.



LA CHANSON DE MADELINE 3

Pauvre mère ! Elle jetait l'huile sur le feu. Des histoires, et des histoires difficiles ! Mais c'était mon fort ! C'étaient mes délices d'en déchiffrer dans les vieilles paperasses d'un vieux bahut de notre vieux galetas ! Sur les genoux de ma mère, je sentis se renflammer ma passion d'archéologue de huit ans ; cette histoire difficile promettait d'être la plus merveilleuse de toutes, parce qu'il y planait une apparition blanc et or !

— Maman, qui est-elle donc ?

— Tu sais, André, que notre voisine, Mlle Véronique...

— Oh ! je la déteste, cette vieille !

— Oh ! André !...

— Je la détesteeste ! Elle veut toujours m'embrasser devant « le monde » comme quand j'étais petit. Et puis...

Avec une grimace, je passai ma main sur ma joue.

— Et puis... ça nique !

— Oh ! André !... Eh bien, Mlle Véronique a une sœur que tu ne connais pas, parce qu'elle a quitté Cerniat bien avant ta naissance.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est partie pour l'étranger comme institutrice... chanteuse... Enfin, je ne sais pas. On ne l'a plus revue.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'a jamais pu s'entendre avec sa sœur.

— Maman, j'ai tout deviné ! Madeline, c'est la fille de la chanteuse !

Ma mère ne répondit pas. Moi, d'un air perplexe :

— Mais, maman, et son papa ?

Ma mère soupira.

— Dis, maman ?

— Mon enfant, Madeline n'a pas de père.

Je demeurai rêveur : certes, j'en connaissais un ou deux, de ces enfants qui n'avaient pas de père et qui n'avaient pas l'honneur d'être orphelins. Sans ma mère, sans Mlle Véronique, l'une ayant une âme et l'autre une fureur de charité, personne ne les aurait même regardés. Que Madeline eût le sort de ces déguenillés infirmes et solitaires, c'était tout le ciel et ses mille feux qui s'éteignaient dans une flaque.

Après une existence aventureuse, tour à tour opulente et misérable, la chanteuse venait de rentrer au pays avec son enfant. Malade, abandonnée, à peu près dénuée de tout, la pauvre cigale craignait de comparaître devant sa sœur, qui, dans chacune de ses lettres, lui jetait son péché à la face. Elle s'était arrêtée à Lausanne, chez une amie. Sous la conduite de cette dernière, la petite Madeline venait, toute seule, frapper à la porte de sa tante :

— Tante, avait dit l'enfant blonde, maman va mourir et elle voudrait vous revoir...

Quand ma mère eut parlé, je compris certaines choses qui m'avaient intrigué pendant le repas. Mon père, au lieu de le présider, comme il l'avait promis, était resté dehors avec notre voisine, qui lui parlait avec animation, sous nos fenêtres ouvertes. Au moment où mes camarades se gavaient à ceinture déboutonnée, j'offrais à Madeline un raisin doré, le premier de la saison, le clairon de Mlle Véronique avait couvert le mélodieux remerciement de sa nièce.

— Bien sûr que j'irai la voir, M. Périer, Pauvre sœur ! C'est sa voix d'opéra qui l'a perdue. Je me charge de la petite ; mais, jour de ma vie, je la guérirai de tous ces *lalaitous* !

Ainsi, celle qui, de sa blanche main, allumait en chantant le flambeau de ma jeunesse, nous venait de la part d'une mourante, comme une messagère de paix !

III

Elle était repartie. Des mois s'écoulèrent, et ce fut pour moi comme une longue nuit. Quand elle nous revint, sa petite main dans la main rêche de sa tante, elle était en grand deuil.

— Pauvre enfant, toute seule au monde !... soupira ma mère.

Mlle Véronique redressa cette parole, qu'elle qualifia d'inconsidérée :

— Et moi, vous me comptez donc pour rien, ma chère Madame Périer ? Je déplore la mort de ma sœur, mais que serait devenue ma petite Madelon dans ces abominables villes où l'on voit le diable sortir de tous les trous...

Ma mère eut un regard effaré.

— Je veux dire, expliqua la vieille demoiselle, que le mensonge, la corruption, le crime hantent ces grandes Babylone, et qu'on y boit le péché comme de l'eau.

Elle rajusta ses lunettes rondes, et jeta sur l'orpheline un regard possessif :

— Je vous dis que cette enfant a bien du bonheur...

Le bonheur !... C'est Mlle Véronique qui l'exhalait par tous ses pores et toutes ses rides. Dans son deuil tout frais, sa sévère personne parut rajeunie. La pauvre célibataire, qui vivait de maigres rentes dans sa maison vide, séchait sur pied d'affections rentrées. Elle s'était fait, dans toute la commune, comme une grande famille de protégés qui la dupait en se moquant d'elle. Orphelins qu'elle morigénait, leur donnant l'illusion des maternelles gronderies ; buveurs qu'elle censurait ; blasphémateurs qu'elle accablait d'anathèmes ; malades gémissants qu'elle tournait et retournait entre ses mains comme des poupées, pour leur préparer une meilleure couche : elle était la mère bourrée des pauvres et le fléau des mal pensants ; une manière de Providence aux poignets de gendarme, justement redoutée de tous les vauriens. Quand elle en trouvait qui fuyaient l'école et polissonnaient dans la rue, elle les ramenait au devoir avec force taloches. Pendant les vacances, d'un geste de colonel, elle les entraînait par troupes dans la campagne, pour leur faire admirer la nature et réciter leur catéchisme.

D'emblée, Madeline effaça à ses yeux toute sa grossière clientèle. Cette enfant qui portait son nom serait son enfant ! Sa voix, en parlant d'elle,

avait les rauques éclats d'une fanfare triomphale. Quand elle lui prit la main pour l'emmener dans la maison qui serait désormais un intérieur pour la célibataire et pour l'orpheline un foyer, elle marchait à si grandes enjambées qu'on eût dit d'un terre-neuve gambadant autour de la fine petite chatte qu'il vient de tirer de l'eau.

Toutefois, promptement, le sentiment du devoir vint tempérer cet excès de joie. Encore tout étourdi d'une maternité sèche qu'elle n'eût pas osé espérer, dont elle assumait en tremblant la responsabilité devant Dieu et devant les hommes, on la vit, pendant quelques jours, pleurer d'un œil, rire de l'autre, gémir, se féliciter, prendre l'enfant dans ses bras, dans un transport, et la mettre sur la sellette, pour scruter, d'un œil armé de scrupules, une petite âme qui poussait à la grâce de Dieu. Il ne fallait point oublier que Madeline était l'enfant du péché, nourrie, dans quelque théâtre, sur les genoux d'une chanteuse. Avait-elle fait son catéchisme ? Lui faisait-on lire les Livres saints ? Quoi ! cette libre enfant qu'on avait vue errer à travers l'Europe dans une troupe de comédiens, n'aurait pas un accroc à sa blanche robe d'innocence ? On eût dit, au regard dont la vierge sage enveloppait la fille de sa folle sœur, qu'elle voyait parfois, à côté de ces pieds d'enfant, se dessiner le pied fourchu du ravisseur d'âmes. Non, Madeline était à elle, toute à elle ! Elle saurait la défendre contre l'esprit du mal.

Hélas elle la défendait avec moins de succès contre l'ennui. A toutes ces homélies, Madeline ouvrait de grands yeux, son petit cœur battait, elle restait farouche, hérissée, en boule, prête à donner de la tête contre la porte de sa cage ; elle bâillait, pleurait, voulait s'en aller !... Et Mlle Véronique, oubliant toute sa sévérité d'emprunt la soulevait dans ses bras, passionnément, prodiguant les paroles tendres, au risque d'en nuier encore davantage la bénéficiaire de cet arrière d'amour légèrement suri.

(A suivre.) Samuel Cornut.

Jules-J. Rochat : L'Affaire Paul-André Flournet. — Bienne, Les Editions du Chandellier.

Le monde n'existe que par l'image que l'on s'en fait. Mais cette image n'est pas la même pour tous les hommes. Certains êtres, doués d'une extrême sensibilité, d'une imagination exagérée, semblent même vivre dans un autre monde que le nôtre. C'est que, pour eux, le rêve est plus réel que la réalité. Il supprime la réalité. C'est aussi que ces êtres, extrêmement sensibles, reçoivent du monde une image plus complète que celle que nous nous en faisons. Ils ne restent pas étrangers aux mystères qui nous entourent. Ils font la part de l'inconnu. Le monde, pour eux, n'est pas seulement ce que l'on voit, mais encore ce que l'on ne voit pas, ce que l'on perçoit.

Ces trois nouvelles plairaient d'autant plus qu'elles sont extrêmement bien écrites. M. Jules-J. Rochat possède un style élégant, d'une grande pureté, une langue châtiée, claire, concise, d'une grande musicalité. G. A.

Dans la Patrie Suisse du 20 janvier, une étude de V. Cavalleris sur les immeubles des anciennes corporations suisses ; un article sur un jeune peintre neuchâtelois, Roger Jeanneret ; des vues des championnats féminins de ski à Grindelwald, des courses militaires de ski et des matches de football. Comme d'habitude, le choix des nouvelles, des causeries et des pages de mode est particulièrement soigné.

Avez-vous acheté  
l'Almanach du Conteur  
pour 1934.

C'est la dernière heure qui sonne  
pour vous le procurer à l'épicerie de  
votre village.

C'est radical !...  
Pour mettre le cœur à l'aise  
Buvez du „DIABLERETS” le Bitter !  
De suite tous vos malaises  
Disparaissent six pieds sous terre !